

LE LIEU TIERS COMME RÉAPPROPRIATION D'UNE MÉMOIRE ET COMME POSSIBILITÉ D'ÊTRE : *LES NUITS DE STRASBOURG* D'ASSIA DJEBAR

THE THIRD LOCATION IN TERMS OF MEMORY RE-APPROPRIATION AND A POSSIBILITY OF BEING: *STRASBOURG NIGHTS* OF ASSIA DJEBAR

Nicole BLONDEAU

Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis / France

EXPERICE EA 3971

nicole.blondeau@Univ-paris8.fr

Résumé : 1989. Deux amies algériennes, Thelja et Hawa, Berbère, francophone et arabophone, la seconde, Berbère et Juive, ont rompu le serment qu'elles avaient fait : ne jamais aimer « l'ennemi », un Français pour la première, un Allemand pour la seconde. Or, l'une et l'autre tombent amoureuses de l'homme impensable. La trahison advenue, les deux amantes choisissent Strasbourg, ville frontalière, hantée par l'Histoire, pour vivre leurs amours intranquilles. C'est dans ce lieu tiers, ni tout à fait allemand, ni totalement français, européen et non national, que se détisse l'Histoire, devenue mémoire charnelle partagée avec l'homme-ennemi. Alors, aux linéaments et dans les creux des corps désirants, s'abîme l'Histoire et s'esquisse une possibilité d'être imprédictible. Dans ce lieu tiers, deux femmes s'autorisent à transgresser le poids de l'Histoire, à subvertir les identités déterminées par celle-ci pour envisager de possibles cheminements de liberté.

Mots-clés : Histoire/mémoire, lieu tiers, trahison/liberté

Abstract: 1989. Two Algerian friends, Thelja and Hawa, the former, Berber, francophone and arabophone, the later Berber and Jewish, broke their oath of never loving "the enemy", in other terms, a French and a German, respectively. In spite of their commitment, each of them fell in love with the inconceivable man. Betrayal having come to pass, the two enamoured women chose Strasbourg, a border city, haunted by History, to live their uneasy love. It's in this third location, neither totally German, nor totally French, European and non-national, that History plays out, taking on carnal memory - one shared with the enemy man. Thus, in the lineaments and the hollows of the desiring bodies, History perishes, yielding to a hint of the possibility of being unpredictable. In this third place, two women allow themselves to transgress the weight of History, and subvert their identities as determined by it, in order to consider possible paths of liberty.

Keywords: History/memory, third location, betrayal/freedom

* * *

« C'est bigamie d'aimer et de rêver »
O. Elytis, Marie des brumes (1978)

La trame narrative des *Nuits de Strasbourg* est connue des lecteurs d'Assia Djébar. Année 1989 : Thelja/Neige, Algérienne, Berbère, arabophone et francophone, quitte Alger, son mari et son fils pour faire une thèse d'histoire de l'art à Paris sur une abbesse ayant vécu au 12^e siècle, Herrade de Lansberg, auteure d'un ouvrage

didactique pour l'éducation des filles, *Le Jardin des délices*, qu'elle a elle-même somptueusement enluminé. Son amie d'enfance, Hawa/Eve, Algérienne, Juive, Berbère, est partie du pays natal quelques années après l'Indépendance (1962) et a vécu au Maroc, en Hollande. Toutes les deux ont fait un serment : ne jamais aimer « l'ennemi », un Français pour la première, un Allemand pour la seconde. Or, l'une et l'autre tombent amoureuses de l'homme impensable (le Français, François, pour Thelja et l'Allemand, Hans, pour Hawa), situation inconcevable au regard de l'Histoire qu'elles portent et dont elles se sentent responsables face à la communauté à laquelle elles s'identifient. C'est à Strasbourg, lieu tiers, où vit désormais Hawa/Eve¹, que se retrouveront les deux amies, que Thelja rejoindra François, né dans la ville et y résidant toujours et que Hans vient, par intervalles, auprès d'Eve parce qu'elle refuse de fouler le sol d'Allemagne.

Strasbourg comme lieu tiers

J'entends par « lieu tiers » celui qui se détache de ceux auxquels le sujet se réfère, dans lesquels il se reconnaît, qui l'ont, partiellement construit. Je me situe dans l'acception que lui accorde Michel Serres (1991 : 25) quand il écrit : « Le corps qui traverse (il s'appuie sur la métaphore de l'apprentissage de la nage) apprend certes un second monde, celui vers lequel il se dirige, où l'on parle une autre langue, mais il s'initie surtout à un troisième, par où il transite. » Le lieu tiers, tel qu'il est entendu ici, est cet espace/temps, somme toute peut-être artificiellement choisi, mais rarement élu par un hasard absolu, espace/temps traversé, suspendu, instable, où les codes habituels des individus peuvent momentanément être abandonnés, transgressés, et où des constellations existentielles imprédictibles puisent des ressources pour se déployer.

Pour les héroïnes du roman, le serment rompu, la trahison advenue, les deux jeunes femmes choisissent Strasbourg, ville frontalière, tourmentée par l'Histoire, pour vivre leurs amours intranquilles avec des hommes que le passé leur interdit d'aimer. Dans ce lieu tiers, ni tout à fait allemand, ni totalement français, européen et national, se détisse l'Histoire, qui devient mémoire charnelle et partagée avec l'autre, l'homme-ennemi, peu à peu admis dans les intrications vrillantes et douloureuses du passé-présent des deux femmes. C'est alors aux linéaments et dans les creux des corps désirants que s'abîme l'Histoire et que s'esquisse une possibilité d'être inattendue.

Thelja et l'« ennemi », le Français, nommé François, (où l'on peut voir dans le choix du prénom l'ironie souriante de Djébar) se rencontrent à Paris, mais, malgré leur attirance, qui se développe en conversations, balades dans la ville, regards sur le corps de l'autre, correspondance échangée, rien, physiquement, n'advient.

Il s'agit de « Se connaître dans la durée » est-il écrit page 49 (*Les nuits de Strasbourg*, 1997)², sans que le lecteur ne sache qui a émis cette supposition, sans que rien ne soit explicite. « Est-ce vous ou est-ce moi qui ai avancé cette expression ? » demande Thelja (*Ibid.*). Le lieu de cet approfondissement de la relation ne peut être Paris, dont l'éventualité n'est jamais avancée. C'est une « capitale présomptueuse »³ dit Thelja lors

¹ Dans le roman d'A. Djébar, les héroïnes sont en général nommées « Eve » et « Thelja ». Ces prénoms seront privilégiés dans l'article, sauf cas contraire pour des raisons spécifiques concernant un point d'analyse.

² Les numéros de page et les citations du roman *Les nuits de Strasbourg* sont extraites de l'édition Actes Sud de 1997. Dans la suite de l'article, tous les numéros de page sans précision d'auteur ou de titre d'ouvrage renvoient à ce roman et à cette édition.

³ Les italiques de la citation respectent la typographie choisie par A. Djébar.

de la septième nuit (p. 345). Sans doute que cette capitale, centre du pouvoir colonial, donc de décisions lourdes de conséquences pour son pays, reste, pour elle, attachée aux événements d'un passé proche, physiquement, affectivement, politiquement, déchirant. Une part de l'Indépendance algérienne s'est jouée dans les rues de la ville à travers les résistances, les manifestations des Algériens immigrés sur le sol français, le rôle du FLN⁴. Le souvenir des violentes répressions de ces manifestations, celles en particulier du 17 octobre 1961 et du 8 février 1962 (tuerie de Charonne, neuf morts), des humiliations subies au quotidien par ses compatriotes et des injustices dont ils ont été victimes doit être vif. Paris reste trop lié à une mémoire politique quasi-charnelle pour être le lieu d'accomplissement de son désir pour l'homme français.

Pourquoi Strasbourg ? L'homme y est né, il y travaille et y vit. C'est aussi une ville au long passé où, en 842, comme Eve le rappelle à Hans, (pp. 234-236), deux des petits-fils de Charlemagne, las des guerres meurtrières qui les opposent au troisième frère pour le contrôle de ce qui reste de l'Empire, font le serment de s'aider mutuellement, serment qui sera prononcé par chacune des parties dans la langue de l'autre : Charles le Chauve, souverain de l'armée des Francs le dira en tudesque (germain), tandis que Louis le germanique le fera en roman (ancien français, variante oïl). « C'est un acte politique, c'est surtout un échange linguistique ! » (p. 236). A la décision politique se noue un événement linguistique, l'engagement pris dans la langue de l'autre comme reconnaissance d'altérité qui va au-delà de l'accord politique. Il serait peut-être facile de dire qu'au départ, pour la ville, étaient les langues. Cependant, lorsque l'on sait quelle importance Djébar y accorde, il est possible d'émettre l'hypothèse que le lieu tiers se caractérise aussi par la diversité des langues, le français, l'alsacien et désormais celles des immigrés, l'arabe, le chaoui..., qui se croisent, se confrontent, se complètent. Elles composent un espace original, opposé aux territoires où la tentation du monolinguisme masque le dogme centralisateur ou la manipulation idéologique, inquiets face à la polyphonie des langues et des Histoires/histoires qu'elles tissent et transmettent, des identités labiles qu'elles fabriquent.

Au cours du temps, Strasbourg a tangué entre appartenances française et allemande, entre langues française et allemande, où le parler régional, l'alsacien, s'est maintenu entre les deux langues dominantes. Fatima Zohra Habchi (2009) fait une excellente synthèse de ces déchirements successifs et parle d'« un lieu d'entre-deux de la mémoire collective de l'Histoire franco-allemande. » Pour Thelja, Strasbourg est lieu d'Histoire et non de mémoire personnelle ou de celle de proches. Quand, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricoeur (2000/2014) s'interroge sur le plan intermédiaire qui pourrait se trouver entre la mémoire individuelle et la mémoire collective, il suggère celui de « la relation aux proches » (p. 161), les proches étant entendus comme « [...] « des autres prochains, des autrui privilégiés. » (p. 162). Ils sont ceux qui « [...] m'approuvent d'exister et dont j'approuve l'existence dans la réciprocité et l'égalité de l'estime. » (*Ibid.*) Thelja n'a pas de « proches » ni dans l'Histoire, ni dans la mémoire de la ville. Personne ne la reconnaîtra dans son altérité absolue ni dans « la réciprocité et l'égalité de l'estime ». Elle y est seule et affrontera seule ce qu'elle a décidé qu'il advienne : sa relation passionnée avec François, dont elle a borné la durée : neuf nuits. Et c'est sans doute parce que le lieu tiers reste « Histoire », délesté du poids de la mémoire des proches et, par conséquent, de la

⁴ Front de Libération Nationale.

sienne, intime, qu'elle peut trahir le serment qu'elle avait fait et aimer, en liberté pure, le Français.

Pourquoi Djébar choisit-elle d'ouvrir son roman sur un long prologue intitulé « LA VILLE », qui se déroule sur vingt-cinq pages et narre l'exode des habitants de Strasbourg devant l'avancée de l'armée nazie, exode commencé dès août 1939 et devenu massif les premiers jours de septembre ? Il semble que c'est la ville déserte, vidée de ses habitants qui l'intéresse, où « Indifférentes aux hommes seront les statues, les églises et, de même, les ponts de l'Ill⁵ ainsi que les placettes étroites, chaudes et intimes à force d'avoir été désertées. » (p. 14). Ce sont les traces du passé qui restent et témoignent, sans paroles, et le vide des rues, silencieuses elles aussi, fuies par la population, abandonnées à un futur proche funeste, qui ouvrent un récit défiant les injonctions de l'Histoire et les tourments de la mémoire. Ainsi, La Ville, le lieu tiers précipité dans l'absence et le silence, tandis que « Les oiseaux sont partis, juste après l'exode humain et pour le couronner. » (p. 30) peut-il présager d'un possible impensable qui adviendra « ... cinquante ans après » (p. 35).

Neufs nuits en lieu tiers

Je m'attacherai aux neuf nuits que Thelja passe avec son amant. La lexie « nuits » est présente dans le titre du roman et choisie par l'auteur. C'est dans l'épuisement de la lumière, quand l'obscurité vainc le jour, que peut advenir quelque chose d'inouï. C'est Thelja qui prend l'initiative des retrouvailles avec le Français, loin de Paris, à Strasbourg, ville qui ne s'intrique pas, charnellement, dans le sang, à celle des siens. Dans ce roman encore, comme dans tant d'autres d'A. Djébar, nombreux sont les portraits de femmes puissantes, transgressives, malgré leur fragilité, malgré les configurations sociales qui leur sont peu bienveillantes, pour rester dans la litote, malgré les épreuves qu'elles affrontent. A Paris, Thelja propose au Français, qu'elle ne nomme pas encore François, de le retrouver en Alsace : « je viendrai neuf nuits ! Pour vous ! » (p. 49). Les points d'exclamation soulignent le poids affectif, l'engagement absolu de sa décision. La question que se pose tout lecteur est sans doute pourquoi neuf nuits, décliné en « Dix jours au printemps » trois lignes plus haut. « Les nuits », bien sûr, appellent immédiatement *Le Livre des mille et une nuits* dont les généalogies indienne, persane, arabe continuent à passionner les chercheurs et les amoureux de contes enchâssés qui n'en finissent jamais. Les interrogations sur les origines linguistiques et culturelles mêlées, incertaines et bigarrées des grandes réalisations littéraires et artistiques font partie des thèmes de l'œuvre d'A. Djébar. Peut-être que Thelja dit ici au Français qu'elle vient chez lui portée par ce passé prestigieux et insaisissable, lui qui, vraisemblablement, n'a rien à revendiquer tellement sa situation de Français lui fait vivre comme une évidence le fait qu'il appartient à une Histoire et à une culture qui se sont souvent imposées par la force économique et militaire. Et pourquoi « neuf » nuits ? La symbolique du chiffre signifierait « l'idéal » et dans la Bible, ce serait « l'unité », « le commencement ». *Les nuits de Strasbourg* tenterait-il de nous signifier un horizon à concevoir, à atteindre, une possible résilience entre les entités historiquement opposées des deux rives de la Méditerranée, *mare nostrum* ? Qu'importe les significations plus ou moins ésotériques du chiffre. Peut-être pourrions-nous envisager que celui-ci relève de l'arbitraire décisionnel de l'auteur, qui

⁵ Affluent du Rhin qui traverse Strasbourg.

pose son personnage en tant que sujet-acteur face à l'homme encore considéré comme l'étranger, l'ennemi, que l'arbitraire de son choix est un jeu de fantaisie et de légèreté qui s'amuse justement de l'Histoire et installe son roman dans une ville avec laquelle elle n'a pas de lien, sinon à travers un travail d'historienne (Djebar est historienne et Thelja écrit une thèse sur l'abbesse Herrade de Landsberg ayant vécu dans la région des siècles auparavant.) Lieu tiers donc, ouvert aux possibles peu concevables en d'autres espaces chargés d'événements qui blessent la mémoire des corps, des attachements séculaires, des tendresses parentèles et des engagements, pour entrevoir des desseins inédits.

Pendant la journée, Theldja marche, fait ses recherches sur l'abbesse, « cette enluminesse » (p.99), « la petite abeille » (p. 100). Elle rencontre Eve, Irma, Karl, Jacqueline, Touma..., elle pense à son enfance, à son mari, Halim, à son fils, Tawfiq. La nuit, elle, suspend le temps social, enveloppe les passions, drape les corps d'une pénombre nacrée, mystérieuse : « *Temps arrêté. Une heure, deux heures pleines. Dans le silence, les souffles.* » (Première nuit. p. 53). D'ailleurs, la désunion entre les temporalités s'inscrit dans l'espace scriptural : les neuf nuits, typographiquement en italique, se présentent comme de longues incises dans le roman, sortes de déchirures dans le corps textuel, formes d'incrustations précieuses, de damasquineries, dans chacun des neuf chapitres de la partie nommée « Neufs nuits ». Ainsi, les choix formels sont-ils signifiants des ruptures, des transgressions qu'affronte Theldja et appellent peut-être le lecteur à une réception attentive aux « flux de conscience » et aux assauts de désir, à la fois absolus et transgressifs qui traversent la jeune femme, entre tensions et interrogations inquiètes. Cette sorte de *poiêsis* d'elle-même n'aurait pu advenir sans la possibilité du lieu tiers qu'est Strasbourg.

Le lieu tiers et les corps désirants

Ainsi que le prologue s'attarde sur les statues, les églises, les pierres qui restent lorsque la population quitte Strasbourg en 1939, la première rencontre de Thelja avec la ville se fait au petit matin, « juste avant l'aube » (p. 49), dans les rues désertées. « Contempler les pierres, les statues qui se mettent, elles, à me dévisager, les places où les églises me paraissent des trônes géants figés devant moi, l'intruse. » (p. 50). L'Histoire la taraude et, dans le même temps, elle la recherche, se réservant des moments solitaires de face à face avec les pierres, qui réveillent en elle le sentiment de ne pas être à sa place, d'être indésirable, de ne pas appartenir à ce passé. Cependant, c'est peut-être le trouble de l'imposture qui lui permettra de réaliser sa passion pour le Français.

A Strasbourg, les amants n'ont pas choisi une chambre spécifique, unique, pour leurs amours tremblantes et passionnées. Chaque nuit, sauf les deux premières, ils changent de lieu. L'hôtel initial est celui de la Maison Rouge où, selon Thelja, André Malraux, parmi les libérateurs de la ville en 1945, se serait installé. « [...] il recevait, il parlait de ce lieu, lui, l'écrivain-guerrier ! » (p. 79, Deuxième nuit). Aussitôt avance-t-elle ses connaissances historiques que François la contrecarre et lui spécifie, « en souriant » (*Ibid.*) que l'établissement dans lequel ils se trouvent n'est pas l'original historique, qui a été détruit et reconstruit au présent endroit. Sans doute ne veut-il pas lui signifier son statut d'étrangère, mais vraisemblablement, sa « correction » risque de renvoyer Thelja à son sentiment d'être une intruse. D'autres hôtels sont comptés par la jeune femme, six au total (pp. 347-348). La huitième nuit, les amants ne sont pas ensemble, Thelja est chez

Eve et écrit à François (p. 341), et la neuvième et dernière se passe, à la demande de Thelja, dans la maison familiale de François (p. 372), où ils feront l'amour dans la chambre de la mère. En creux ou en miroir des errances de Thelja dans les rues de Paris comme dans celles de Strasbourg, les neuf nuits sont nomades, erratiques, comme si l'amour transgressif ne pouvait s'accomplir qu'en perpétuels déplacements, sortes de vagabondages en rupture avec le sédentarisme des couples traditionnels, les habitudes qui s'installent, la conformité d'un ordre sociétal qu'elle a fui.

Les corps désirants, les chorégraphies érotiques, l'emmêlement des membres, les souffles coupés par la jouissance reviennent chaque nuit, sauf la huitième, saturant le texte jusqu'à l'épuisement. L'écriture du désir exprime souvent une poignante vérité, atteint une bouleversante poésie :

Sa voix est fervente, sa bouche, par petits coups lapés, descend le long du flanc de l'amant. Sa jambe le chevauche à moitié, elle glisse, s'accroupit entre ses cuisses, lui caresse les aines ; ils se mêlent. (p. 57, Première nuit) ;

Certes, dit-elle, mais je pourrais te réciter, une autre fois, comme déclaration d'amour, enfin, déclaration de désir - rectifia-t-elle- les noms arabes de vingt espèces au moins de dattes, y compris ces "doigts de lumière" de chez moi !

"Mes doigts, dans ce noir, sont notre seule lumière" pensa-t-elle, ne désirant désormais que la jouissance : sa durée, sa pente lente puis sa gravitation, et son encerclement, et ses débuts de vertige.

- Je t'en prie, souffla-t-elle, baise-moi les seins, l'un après l'autre et longtemps ! » (pp. 88-89, Deuxième nuit)

Dans ces passages, et dans beaucoup d'autres qui émaillent les neuf nuits, Thelja affirme son désir, émet les conditions de son plaisir. Nous sommes aux antipodes des fictions orientalistes. Elle s'empare d'une parole confisquée depuis la nuit des temps et exige, se pose en sujet, à l'opposé des femmes du tableau de Delacroix⁶, qui « [...] demeurent absentes à elles-mêmes, à leur corps, à leur sensualité, à leur bonheur. » (A. Djébar, 1990 : 150). En réponse à la forme d'indifférence à leur propre existence des odalisques lointaines d'un Orient mystifié, Thelja affirme son être au monde dans la sensualité irradiante de son corps noué à celui de l'amant.

Dans le paroxysme de la jouissance, la conscience s'anéantit, le sujet pensant s'absente. Lorsque les corps s'épuisent et que la conscience réaffleure, que la pensée anesthésiée se réveille, la parole reprend alors ses droits, à moins que celle-ci n'ait pris naissance dans le désir-même. Cependant, ce n'est pas n'importe quelle parole qui se déploie. Ce sont « des paroles de nuit » dit Thelja (p. 224, Cinquième nuit), celles des souvenirs enfouis, des traces de vie apparemment jamais partagés qui envahissent la chambre. Ainsi, la jeune femme conte à son amant ses journées d'été passées à Tébessasa, dans l'est algérien, non loin de la frontière tunisienne, avec Eve. Elle parle de « leurs escapades de fillettes », décrit « méticuleusement l'arc de Caracalla » ; « [...] elle se rappelait la poussière aussi, elle revêcut ces bourrasques qui faisaient chanceler les deux fillettes courant à l'heure de la sieste, s'évadant. L'odeur, l'odeur de l'été là-bas... » (p. 84, Deuxième nuit). Dans un long développement qui s'étend sur trois pages (pp. 86, 87, 88, Ibid.), elle narre, dans un langage érotisé, la fécondation, au printemps, des palmiers-dattiers par de jeunes hommes qui détachent la semence au fait de l'arbre mâle, descendent puis regrimpent tout en haut de l'arbre femelle et, de la main, entrouvrent « [...] en sommet, chaque fleur... » (p. 88,

⁶ Femmes d'Alger dans leur appartement, 1833.

Ibid.). Le motif de la semence du palmier sera décliné à plusieurs reprises dans la suite du roman. Elle dit sa tentative de mourir à dix-huit ans à cause d'un amour pour un garçon, qui avait fait scandale (pp. 306-310, Septième nuit). L'amant, lui, raconte l'exode de 1939 (pp. 125-129), puis la recherche de son père des années après et la découverte de sa déportation. « Le jaillissement du désir entraîne un débordement de la mémoire. » (T. Nikkouch, 2012 :5). La suspension du temps de la nuit et la submersion de la passion libèrent les spectres ensevelis dans les méandres profonds de la mémoire. Cependant, le surgissement de la parole des deux amants ne signifie pas le même rapport à celle-ci. Pour Thelja, elle émerge du creuset du désir, quand son corps s'apaise, dans l'attente de nouvelles étreintes. Ses souvenirs sourdent dans les incises en italique des Nuits. Ceux de François, même s'ils jaillissent au cœur des palpitements de la nuit (pp. 121-134), sont écrits en caractères droits, exclus, d'une certaine manière, de la fièvre passionnée des arabesques érotiques des corps, dessinées en italique, comme s'ils ne signifiaient pas le même engagement que celui de Thelja. « [...] il a parlé surtout pour s'entendre, une fois au moins, après cinquante ans de mutisme. Il a parlé pour mettre des mots précis sur tant d'images, tant de fantômes aussi ! » se dit-elle (p.129). Lui, se confie, elle, s'abandonne, sans garde-fou, sans limite, immergée dans « le silence liquide » dont « la chambre s'est emplie » (p. 56, Première nuit).

Lors de cette première nuit, alors qu'ils ont fait l'amour, Thelja soupire : « *Tu es français. Jamais.* » (Ibid. p. 54). Elle se souvient du serment, qu'elle vient de trahir, puis elle interroge :

- Où étais-tu alors ? ... (Sa question est impérieuse.)
- La guerre chez toi ? ... Je ne me trouvais ni en Alsace, ni en Algérie (il a comme une absence, il ajoute très vite, avec un accent amer qui la surprend). Ni même en France ! » (Ibid.)

Sans doute parce la réaction de son amante le trouble, qu'il y ressent un flottement inquiet, il précise :

Non, se souvient-il à nouveau, je n'ai pas fait la guerre d'Algérie. Une chance, sans doute, bien que ma "classe" fût celle de 1956 ou de 1957... En 1960, je me trouvais à Munich : huit heures par jour, j'étais plongé dans les archives de la ville... Ensuite, ce fut les Etats-Unis : quelques mois à New York, puis presque une année à Chicago... Je cherchais. (Ibid. p.55.)

Les détails avancés par François veulent vraisemblablement rassurer Thelja, visent à lui donner des preuves de sa loyauté, à s'affranchir de toute participation à la guerre d'Algérie, dont elle le soupçonne, tant pour elle chaque Français est susceptible d'avoir du sang algérien sur les mains, ou à tout le moins, d'avoir pris part, d'une façon ou d'une autre, à la violence faite aux siens. Les précisions qu'apporte l'homme, son souci de se dédouaner de n'importe quel lien avec cette guerre apaise peut-être la jeune femme, sans que rien, cependant, dans le texte n'apparaisse sur ce point. En revanche, il est possible de supposer que sans cette mise au point, les huit autres nuits n'auraient pas eu lieu. Elle revient sur cette angoisse lors de la cinquième nuit (p.219) : « - *J'avais si peur, la première nuit, peur que tu n'aies fait la guerre, autrefois, chez moi...* ». Les mots de François délestent Thelja du poids de la trahison et lui permettent de vivre son amour transgressif. Ainsi, reste-t-elle loyale à « ses proches », pour reprendre l'expression de Ricœur et peut-elle réaliser cet amour inattendu.

« Où se tapit la langue dans tout cela ? »

« Où se tapit la langue dans tout cela ? » s'interrogea-t-elle plus paresseusement tandis qu'elle gît, lasse du plaisir de cette avant-aurore. » (p. 227, Cinquième nuit). Comme dans tous les romans d'A. Djébar, la langue/les langues sont des constellations d'interrogation, d'investigation, de questionnements infinis, de motifs sans cesse déclinés, réinvestis, infléchis, chantournés. Dans *Les nuits de Strasbourg*, elles alternent, virevoltent, se font écho. Il y a le français, bien sûr, langue d'écriture, l'alsacien parlé par Aïcha, sœur d'Ali, violeur et meurtrier de Jacqueline (p. 339 et 341), l'arabe, avec les mots que Thelja murmure lors de la troisième nuit, entre autres « "ta...inta" » (p. 270, Sixième nuit) ; « [...] « "inta", c'est un autre, c'est un "toi" arabe. » (Ibid. p. 271). Il y a d'autres mots que l'amant ne comprend pas, dits lors de la troisième nuit, alors que « [...] sans doute dialoguait-elle avec sa grand-mère qui, avait-elle dit brièvement une fois, ne parlait que le berbère chaoui... [...] (p. 120), le chaoui qu'elle parle avec Touma, mère d'Ali, (p. 335). Les langues translatent aussi de l'une à l'autre, à l'exemple de l'arabe et du français. Lorsque l'un des acteurs de la troupe théâtrale bigarrée de Jacqueline, qui met en scène *Antigone*, propose d'appeler leur groupe « La Smala », l'un d'entre eux explique que

- c'est un des mots arabes qui est passé dans le français... Comme "souk", comme...
- Comme l'algèbre, comme le zéro, comme... la chimie ! dit doucement Thelja. Comptez-les trous dans un dictionnaire étymologique : vous en trouverez aisément plus de deux mille ; des mots courants, en outre ! » (p. 216)

Dès la première nuit, François lui demande la signification de son prénom, mystère qu'il veut élucider, tant, peut-être, pour lui, l'amour se confond avec la transparence, l'explication : « - Thelja, insiste-t-il, je voudrais te dire "ma Thelja". Comment te le répéter sans en savoir la signification première ? » (p. 57, Première nuit). Pour réponse, elle commence à lui rappeler où elle est née, « une oasis aux portes du désert », puis veut lui raconter « une superstition » de chez elle, et s'interrompt : [...] Mais finit par avouer.) "Thelja", mon chéri, signifie Neige !... Je n'y peux rien, je suis une femme née dans une oasis et prénommée Neige. » (Ibid. p. 58). Pourquoi « finit-elle par avouer » ? Il n'y a que les coupables qui avouent. Alors, de quoi se sent-elle coupable ? Elle, l'ancienne dominée et la combattante pour l'indépendance de l'Algérie, éprouve-t-elle encore « la morsure coloniale » ? (F. Fanon, 1961, cité par F. Allouache, 2018 : 380). François veut entrer dans le secret de la langue de son amante, dans les arcanes de sens qu'il suppose. Ce faisant, il s'immisce dans une intimité linguistique, qui, pour Thelja, est aussi celle des corps et de l'Histoire. Violence douce qui fait écho à d'autres, plus radicales, où le colon français changeait les toponymies algériennes pour les écrire dans sa langue, signifiant sa domination à travers la traduction. Pour François, connaître ce que veut dire le prénom de l'aimée cristallise sans doute son désir de savoir, d'élucider les énigmes dont s'enveloppe Thelja. Dans le même temps, pénétrer dans le corps de la langue de l'amante pour en comprendre les retranchements distants peut s'interpréter comme une forme d'intrusion dérangeante qui renvoie à une situation de puissance, celle, ancestrale, de l'homme sur la femme, celle, inconsciemment incorporée par l'ancien colon sur le sujet dominé. Les interprétations sont multiples tant dans le texte, trame amoureuse et intrications historiques s'entremêlent, s'imbriquent et se confrontent, renvoyant à la complexité des réalités post-coloniales. Tout simplement, François veut-il comprendre la musique du nom

de Theldja pour s'approcher au plus près des mystères dans lesquels elle se love. Dans le roman de Djébar, tout se mêle et s'intrique, précipitant histoire individuelle et histoire collective dans un nœud gordien.

Pendant la neuvième et dernière nuit, intitulée « Alsagérie » (p.353) une joute phonétique, sémantico-historique et vraisemblablement prospective se déroule entre les deux amants autour de l'association Alsace/Algérie, se déclinant en « Alsagérie », « Al za gé rie » (p. 372, Neuvième nuit), « el za djé rie », « Al-ssa-gé-rie », « Alza-gérie », « Alsagérie » (Ibid. p. 373). Tour à tour alternent les prononciations française et arabo-algérienne, sortes de staccatos qui scandent et diffèrent les implications beaucoup plus profondes de ce néologisme. Dans le dialogue amoureux autour de la prononciation, il est difficile de déterminer qui dit quoi, de Thelja ou de François. Cependant, dans l'échange ci-dessous, il y a ce besoin des deux amants d'aborder la rive de l'autre, de baisser les armes face aux stigmates de l'histoire :

- Je dis le mot comme toi ; ou non, pas tout à fait : Al-ssa-gérie ! et je traîne sur le s, je le double car j'y entends une douceur... ta douceur ! (C'est François qui parle).
- Et moi, une douleur. "Alza-gérie". Je le coupe ainsi en deux, pour arriver vite sur toi. » (C'est Thelja qui répond.) (Ibid.)

François « traîne » sur le « s » car il pense approcher la prononciation de l'amante, mais pour Thelja, la lexie, même découpée différemment, « - AL za gé rie ! - Ce mot, il tague ! (Op. cit. p. 372), ne peut être unifiée, elle va et vient d'un bord à l'autre. Musique dysphonique et histoires dysphasiques.

Une forme d'apaisement semble se dessiner quand la jeune femme dit « Il y a donc un couple dans "Alsagérie", un couple heureux, un couple faisant l'amour. Comme nous, à présent, dans cette pénombre, devant la fenêtre ouverte... » (Op. cit. p. 373). Cependant, dès la page suivante, elle paraît se rétracter : « - Alsagérie qui se dédouble dans le sifflement et le zézaïement, il semble pour moi s'éteindre en une fuite qui découvre quel horizon ? » (p. 374). Pour elle, la blessure historique, insurmontable guérison, perdure. Le dédoublement qui s'opère entre les deux prononciations du néologisme, métaphore de la fracture entre l'Algérie et la France, est inguérissable. Si le tiers lieu lui a permis de vivre cet amour transgressif avec le Français, il s'efface en revanche « en une fuite qui découvre quel horizon ? ». L'interrogation souligne l'incertitude, le mot « fuite » s'oppose à l'ancrage, à la certitude. La désunion phonétique résonne et raisonne avec les brûlures du passé dont la résilience est quasi impossible.

Essayer de conclure...

Après les neuf nuits avec l'amant à Strasbourg, Thelja revient à Paris. Le dernier chapitre, intitulé « Neige ou le poudroïement » (p. 377-405), est consacré à ce retour dans la « capitale présomptueuse (Op. cit. p. 345). Elle erre dans les rues, ne contacte plus personne, sauf François, auquel elle donne deux rendez-vous. Au second, ils se rejoignent sur un banc, quai de Bourbon, d'où la tour Saint-Jacques est visible (p. 389). Ils s'étreignent, s'embrassent, se serrent l'un contre l'autre, comme des oiseaux perdus. L'ultime instant qu'ils partagent (ils ne se reverront plus) les ramène à ce qu'ils ont vécu à Strasbourg : « Un long moment s'écoula sans qu'ils parlent - tous les deux, liés par la pensée mélancolique de leurs nuits de Strasbourg. » (p. 393). Si le lieu tiers de la ville a permis aux corps d'Histoire et de mémoire des deux amants d'échouer aux berges de leur

désir, de sombrer dans l'oubli de la jouissance, il ne permet cependant pas de transformer la rencontre étincelante en possible avenir commun. Il reste un espace/temps suspendu entre sédition et abandon, pôles de tension entre lesquels Thelja ne peut opérer de choix. Elle est alors contrainte au « tangage ».

Fascinée par le vide, par les nuits, ses nuits où elle aimerait « [...] être métamorphosée en ces chiens libérés, flairant et cherchant sous les yeux du peuple des anges, des saints et des douze apôtres ! » (p. 404). Que cherche-t-elle, *Ad libitum* ? Peut-être suggère-t-elle la réponse : « Je me voudrais gardienne veilleuse pour l'ultime traversée... » (*Ibid*). Est-ce que cette « ultime traversée » est la mort, qu'elle aborderait dans une vigilance attentive ? Comme la neige qui poudroie et disparaît lorsqu'elle touche le sol, Thelja s'efface, après avoir vécu ce qui, pour elle, était impensable, après avoir combattu contre elle-même et son histoire, après s'être libérée des injonctions du passé. « L'écriture de Djébar est une écriture de résistance mais aussi de délivrance. » écrit Lise Gauvin (2016). Personnage aporétique pétri de l'Histoire/mémoire qui est la sienne et assoiffé de liberté, Thelja ne peut plus retourner vers son mari, vers son fils, vers l'Algérie et il lui est impossible de rester en France. « Les choses passées sont abolies, mais nul ne peut faire qu'elles n'aient été. » (P. Ricœur, *Op. cit.* : 367). L'amour avec François ne peut être nié, tout comme l'Histoire ne peut être oubliée. Rien, semble-t-il, ne parvient à l'apaiser car elle ne réussit pas à résoudre le dilemme ontologique et existentiel entre le sujet historique travaillé par le passé et la liberté qu'elle s'est octroyée en s'autorisant à aimer le Français.

Les nuits de Strasbourg peut se lire comme une métaphore des rapports post-coloniaux entre l'Algérie et la France, un chant d'impossible et d'amour mêlés. Les expériences singulières complexifient l'Histoire, questionnent les analyses des spécialistes et les clichés des ignorants, diffractent les points de vue. Les destins incarnés des personnages infléchissent nos regards conformistes, lézardent les croyances et les certitudes. En ce sens, comme l'écrit Antoine Compagnon, « La littérature nous affranchit de nos façons convenues de penser la vie - la nôtre et celle des autres -, elle ruine la bonne conscience et la mauvaise foi. » (2015 : 68).

En dernier lieu, c'est une femme qu'A. Djébar a choisie pour affronter les meurtrissures de l'Histoire, les conflits de loyauté. Femme puissante et fragile, Thelja trahit son serment, et, dans le même temps, réalise sa volonté de vivre son amour avec François, transgressant les contraintes historiques et culturelles. Ce faisant, elle se choisit comme être singulier, délestée de toute injonction, à l'écoute de son désir, dans le saisissement de son amour pour le Français. Dans le même mouvement, le même flux, sa fragilité appert dans de nombreux passages des neuf nuits passées avec l'amant, angoisses venues de son passé, voix de l'enfance qui lui rappellent d'où elle vient, strient la passion, inquiètent le présent. Dans l'impossibilité de résoudre les contradictions qui la tiraillent, elle s'estompe, puis disparaît dans les nuits vides de Paris, ultime acte de liberté.

Sources bibliographiques

- ALLOUACHE F. 2018. *Archéologie du texte littéraire dit « francophone ». 1921-1970*. Classiques Garnier. Paris.
 COMPAGNON A. 2015. *La littérature pour quoi faire ?* Collège de France/Fayard. Paris.
 DJEBAR A. 1997. *Les nuits de Strasbourg*. Actes Sud. Arles.

- DJEBAR A. 1990. *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Des Femmes. Paris.
- GAUVIN L. 2016. « Statut de la parole et traversée des langues chez Assia Djébar ». *Carnets. Revue électronique d'études françaises de l'APEF*. Deuxième série-7, consulté le 31 octobre 2019.
- HABCHI F.- Z. 2009. « Au-delà des frontières littéraires : Les nuits de Strasbourg de Assia Djébar. *Synergies Algérie*, n°5. [consulté le 27 février et le 24 mai 2019]
- RICOEUR P. 2015. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil/Points Essais. Paris.
- SERRES M. 1991. *Le tiers-instruit*. François Bourin. Paris.
- NAKKOUCH T. 2012. « Les nuits de Strasbourg : Assia Djébar écrit la migration maghrébine et crée de nouvelles sphères pour la langue française ». *Francosphères*, vol. 1, n° 2, pp. 185-198. <https://doi.org/10.3828/franc.2012.13>, consulté le 27 février et le 25 juin 2019.